

1997, "L'emploi du picard par P. Garnier" (communication au colloque "Pierre Garnier" d'Angers, mai 1997), à paraître dans les Actes, Université d'Angers, Centre Littéraire et Linguistique

L'emploi du picard par P. Garnier

J.M. ELOY

(communication au colloque d'Angers, mai 1997)

Introduction

Pierre Garnier (ci-après : PG) a souvent écrit que les marionnettes traditionnelles d'Amiens, Chés Cabotans, avaient joué un rôle important dans sa formation. Il en possède une jolie collection, et quand, de bon matin, il se met seul à son bureau pour écrire, sans doute a-t-il avec eux, encore aujourd'hui, de longues conversations. Il leur a d'ailleurs consacré en 1978 un long poème, écrit en français et accompagné d'une traduction en picard. L'introduction qu'il donne à cet ouvrage est un texte très intéressant.

PG y établit une relation, qu'il signale comme essentielle, d'extériorité et consubstantialité à la fois, entre la marionnette et le "moi" : c'est ainsi que la marionnette peut "*répondre à l'homme*".

PG relève que, par exemple dans les Cabotans d'Amiens, la cohérence des costumes est toute relative : ainsi un personnage porte un costume Henri IV, un autre un habit aristocratique du 18^e, un autre une tenue d'ouvrière de la fin du 19^e. Pourtant la pièce n'est pas hors du temps, elle contient même beaucoup de traits de stricte contemporanéité : mais le jeu prend des libertés, de la liberté, avec le temps. Et cette liberté, qui nous sort de nous-mêmes, permet aux Cabotans de parler de l'essentiel.

Et si l'on passe à leurs langues, comme dit PG, "*elles ne sont pas plus unies*" : les héros populaire amiénois Lafleur et son épouse Sandrine parlent picard, leur jeune compagnon et faire-valoir Tchot Blaise mélange français et picard comme l'Amiénois ordinaire d'aujourd'hui, tandis que les bourgeois, les gendarmes, les aristocrates, portent d'autres habits linguistiques : français guindé, français méridional, français archaïque...

Ainsi, pour le vêtement comme pour la langue, chaque personnage porte un habit qui lui est propre, qui est le sien, qui l'identifie : mais c'est un costume, peut-être même une surface. L'importance de la marionnette, PG la voit fondamentalement dans sa présence, dans cet espace de liberté qui se crée à l'abri du cadre strict du castelet.

Les Cabotans nous fournissent précisément les questions introductives de cet exposé, qui portera sur le lien de PG au picard. Car les questions qui se posent au linguiste, quand il aborde le créateur, la création littéraire, viennent d'être formulées, et nous n'allons faire que les reprendre, à partir du lexique et de quelques concepts de la sociolinguistique.

Le picard n'est-il qu'un des habits linguistiques de PG ? Ou bien, comme l'écrit son ami Ivart (à dix reprises !) en introduction du recueil *El tère à bêtes*, PG est-il un "poète picard" ? Quel sens attache-t-il à ce signe visible qu'est la langue (une des langues) qu'il emploie ? Quelle est, finalement, la part de déterminisme et de liberté de PG par rapport au picard ?

Ces questions, nous les avons posées aux textes de PG, et surtout à l'auteur lui-même, au cours d'une longue conversation qu'il nous a accordée.

1 Langue, lieu, lien

PG écrit à propos de Libbrecht : "*Cela est important : que ce soit Gezelle, Mistral, Lysohorsky ou Edouard David ou Libbrecht, la littérature en langue secondaire se conçoit*

d'abord comme la célébration d'un lieu, comme son accomplissement, son anoblissement".
(Le sol et le ciel p. 44)

Est-ce à dire qu'il faut ainsi comprendre la relation de PG à un lieu, la Picardie ?

Certes, cette région est maternelle, dans le même sens où le picard est langue maternelle. PG a indiqué de sa main, dédicçant son livre sur Edouard David : *"écrit en souvenir de ma mère, née et élevée à Saint Leu, c'est elle qui m'a appris le premier picard"*. La mère, le lieu, la langue, et mieux encore la langue première. A la question *"Êtes-vous picard ?"*, il répond sans ambages : *"ah ben oui je suis vraiment picard"*, et il parle de la famille de sa mère et de sa mère elle-même. Langue de l'origine du poète, langue de l'origine tout court : on pourrait s'arrêter là, le terrain est prêt pour une idéologie naturaliste de la langue maternelle, peut-être même un ethnicisme comme on en entend de ci, de là.

"Je suis très terrien, je suis très près de l'humus", dit aussi PG comme pour nous encourager sur cette voie, et il apparaît bien qu'à ses yeux le lieu est porteur d'une langue, de sa langue : en Allemagne on parlait allemand, dit-il, et sa fille a bien appris l'allemand parce qu'elle allait souvent en Allemagne, et en France on parle français, et le picard est la langue de Picardie.

Qu'on examine sous cet angle la liste de ses publications : on y voit une présence importante, depuis plus de trente ans, du picard et de la thématique régionale.

Tout cela serait bien simple. PG convient d'ailleurs qu' *"on peut tout à fait en tirer la certitude que je suis enraciné et ancré dans un pays, oui, ça ne fait pas de doute"*

Il s'est posé lui-même la question : *"je me suis demandé quand même assez souvent si cette poésie spatiale qui consiste en gros à mettre quelques mots dans un espace, quelques mots qui se tiennent les uns les autres, qui agissent les uns sur les autres, ça ne venait pas de la plaine picarde ou bien du ciel picard, c'est-à-dire au fond je n'en sais rien, des influences que j'ai pu avoir quand j'étais tout gosse ça je n'en sais rien, j'essaie de voir clair en moi, c'est-à-dire c'est peut-être une pure fiction"*.

Mais cette dernière phrase dit aussi le doute de PG. Il doute du lien quand il en fait l'hypothèse, et il doute aussi de l'absence de lien : *"dans le Palatinat je m'étais mis à parler le dialecte, assez facilement d'ailleurs, et si j'étais resté je me serais autant occupé du dialecte palatin qu'ici du picard, c'est ça que je veux dire simplement, j'aurais pas privilégié un lieu, je ne sais pas si... au fond j'en sais rien, il se fait que je suis revenu en Picardie c'est toujours pour des raisons pratiques c'était parce que j'avais été nommé à Soissons puis après j'ai été nommé à Amiens mais enfin est-ce que ça c'est les véritables raisons j'en sais rien"*

Et pourtant, ce qu'il affirme, cette fois avec force, c'est bien plutôt l'absence de nécessité : le picard ne lui est pas nécessaire, *"non, mais le français non plus, pourquoi voulez-vous, si je vivais constamment en Angleterre je parlerais anglais, ici on parle toujours français"*. A-t-il, en parlant, l'accent picard ? *"ben, on me le dit, oui, si je suis dans le sud on reconnaît que je viens du nord, enfin moi je ne m'aperçois pas, mais d'après ce que les gens me disent il y a une façon (...)"*. Ce sont les autres, qui le lui disent, de l'extérieur : comme si lui-même ne pouvait pas le dire. Une autre détermination linguistique lui est venue de l'extérieur, celle d'aller en Allemagne : *"oui, enfin j'ai pas décidé ça s'est produit comme ça (...) le commandement français de Baden-Baden en Allemagne a décidé (...)"*

Là aussi, PG exprime un doute : *"il y a peut-être une différence entre se sentir, s'imaginer se voir et puis la réalité alors justement c'est ce qui m'intéresserait c'est que vous découvriez cette réalité"*, et il ajoute un peu après : *"pour revenir à la question du lieu c'est pour moi..., mais encore une fois ce n'est pas sûr, parce que c'est comme moi je me vois et on se voit toujours d'une façon peut-être fausse le miroir n'est pas bon"*.

Ce qu'il affirme, c'est : *"le lieu d'ici ne m'appartient pas"*, *"je me définis comme sans lieu"*. Et il explique, il rationalise cette position par son histoire personnelle : *"ça vient de la multiplicité des lieux où j'ai travaillé"*. Mais à un autre moment il explique cela par l'Histoire,

et un choix conscient : *"il faut voir que je suis de cette génération qui avait une dizaine d'années au début de la guerre, je crois que ça joue un rôle énorme, une génération qui avait une dizaine d'années au début de la guerre, qui s'est trouvée déracinée dans la mesure où elle avait des racines, et en ce qui concerne la langue par exemple c'est peut-être dans quelques uns des représentants de cette génération un fait assez unique, que ce soit une génération qui se méfie de la langue"*. Cette méfiance repousse la langue au rang d'outil : *"j'ai senti très tôt que je me servais d'une langue, c'est tout, je m'en servais comme d'un instrument c'est-à-dire que c'était un outil et ça je crois l'avoir senti très tôt ce fait d'une langue éprouvée comme objective, quelque chose de greffé, voilà exactement la définition, quand j'étais gosse et puis j'ai senti au fond qu'on me greffait une langue, donc elle m'appartenait pas, si j'étais né chez les Zoulous on m'aurait greffé la langue des Zoulous, si j'étais né en Chine on m'aurait greffé la langue chinoise etc."*. Le même traitement est appliqué à la "nation" : *"ce qui faisait aussi partie d'un autre mythe c'était qu'il y avait une volonté supranationale et cela pour moi ça a joué un très grand rôle, en fait je ne me suis jamais retrouvé dans une nation, j'ai fait mes études en Allemagne tout de suite après la guerre, après j'ai voyagé et je ne me suis jamais retrouvé vraiment dans une nation"*.

Langue, nation, tout cela tient du hasard, qui échoit de l'extérieur au Moi. Et cette conscience du Moi, ou du Je, n'est pas conformée par ces hasards, elle en est le témoin distancié. "Je" ne dépend pas, fondamentalement, de ces hasards que sont la nation où l'on naît et donc la langue qui vous est greffée.

PG, sur ce dernier point, fait place pourtant à la notion d'authenticité de la langue : *"très longtemps on a pensé que la poésie ne pouvait être écrite qu'à partir de la langue maternelle ça a été une théorie qui existe toujours, et d'ailleurs je pense qu'elle est relativement juste à partir du moment où on veut écrire vraiment dans une langue, c'est-à-dire qu'il n'y a qu'une langue qui vous a été greffée tout jeune, à l'âge d'un ou deux ans, qui est vraiment authentique, qui soit vraiment native et c'est l'âme de la poésie, donc très longtemps on a pensé que... il est certain par exemple que si je vois mon cas et s'il s'agit d'écrire un poème 'traditionnel' je suis plus à l'aise pour l'écrire en français qu'en allemand c'est-à-dire au fond je sens bien que la langue allemande m'a été greffée plus tardivement et donc en ce qui concerne le poème il est certain que c'est un espèce de chirurgien qui doit être soutenu par la langue la plus authentique possible"*.

Mais que signifie *"écrire vraiment dans une langue"* dans le contexte expérimental de la poésie objective, pour laquelle, dit PG, *"vous pouvez employer n'importe quelle langue"* ? La réponse est dans la question, car précisément l'expérience a rencontré sa limite : *"on a maintenu ce raisonnement jusqu'au moment où on s'est aperçu que si quelqu'un qui était né en France écrivait 'bleu' par exemple, quelqu'un qui était né en Allemagne ne recevait pas du tout la même chose que celui natif de France avait voulu lui envoyer (...) ça devient d'autant plus objectal, c'est ce qui s'est produit d'ailleurs, mais avec cette nuance c'est qu'on était constamment en décalage entre le producteur et le récepteur, il y a un décalage de plus en plus grand et donc on ne pouvait plus parler de communication (...) de ce point de vue-là pour moi c'était une limite (...) cette poésie devient de plus en plus squelettique"*.

Pourtant PG dit aussi que *"la langue du poème n'est pas une langue de communication, elle est avant tout une langue qui existe par elle-même"* : mais l'espace de tension ainsi dessiné entre la langue en elle-même et la communication ne doit pas disparaître.

Si les linguistes ont discuté longuement sur la fonction instrumentale du langage et de la langue dans la communication, qu'ils sachent que le poète travaille précisément cette question lui aussi.

2 La matière-langue

On pensera ici à la fameuse hypothèse dite de Whorf-Sapir, selon laquelle, en bref, chaque langue dit le monde d'une manière qui lui est propre. Les conséquences de cette perspective sont nombreuses et importantes, car elles fondent un attachement intellectuel à chacune d'elles, strictement irremplaçable.

Pour le poète, c'est chaque mot, qui est unique et irremplaçable : *"si je dis en français 'le soleil' et si je dis en allemand 'die Sonne' il y a évidemment un tout autre halo une toute autre connotation autour de 'soleil' et autour de 'Sonne' les deux n'est pas du tout équivalents (...) dans la vie quotidienne même il me semble que le fait de voir le soleil comme un être féminin le rend différent que de le voir dans la vie quotidienne comme un être masculin"*. Il en va de même bien sûr pour le mot picard : on dit pour "chardonneret" soit "ch'cadoreu", soit "l'cardonnette", avec l'article et le suffixe féminins. PG commente : *"il est certain que entre 'le chardonneret', 'l'cardonnette' et puis 'un cardonnereu' l'image est complètement différente et moi j'ai plaisir à des différences parce que chaque différence porte un autre message, porte une autre information, donc le picard est complètement différent pour moi du français, je n'aurais pas l'idée d'écrire un texte en français et de le traduire en picard, enfin si, je peux le faire mais ça ne signifierait rien au niveau du poème ça ne signifierait rien"*. Ce qu'il exprime dans son dernier recueil "El tère à bêtes" :

*in cadoreu
enne écardonnète
ch'et l'menme ozioe
conme enne étoèle pi in solé*

On ose à peine traduire : "c'est le même oiseau, comme une étoile et un soleil", puisque l'exemple prouve si bien que ces mots sont intraduisibles.

Au-delà des mots, c'est la langue, aussi, qui est irremplaçable : *"quand en Allemagne on a commencé à réutiliser les dialectes pour créer une poésie contemporaine, donc la réaction que j'ai eue c'est que le picard était une langue très concrète très riche, esthétiquement riche, l'information esthétique est très forte dans le sens ou elle est assez brute, assez primaire et j'ai réutilisé le picard pour ma poésie visuelle et comme les amis autrichiens ou anglais ou allemands le faisaient avec les dialectes de leur langue, voilà comment je suis revenu au picard"*. Et il n'y a pas d'ambiguïté chez PG sur langue et dialecte : quelqu'un qui peut s'exprimer en français ou en picard, *"oui c'est un bilingue bien sur pour moi c'est clair et net"*

Et c'est pourquoi la perte de la langue est regrettable, quelle que soit cette langue : interrogé sur l'hypothèse de la disparition du picard, par exemple, il dit : *"oui, ça me gêne pour une raison très simple c'est que l'expérience montre que plus on a de langues plus on est riche dans l'expression, et ce qu'on exprime en picard c'est pas du tout ce qu'on exprime en français ou en allemand, c'est une autre expression"*. Mais ce constat s'applique aussi au français, en ce qui concerne la richesse d'expression : *"c'est très gênant d'arriver à une langue aussi pauvre que... quelquefois j'entends des gens parler à la radio c'est... ahurissant, ça s'appauvrit, et il y a un enrichissement parallèle pour d'autres choses, mais au niveau linguistique je crois qu'il y a vraiment un appauvrissement"*.

De ce sentiment, on trouve aussi une trace dans les premiers vers du recueil de 1996 (Tère à Bêtes p. 7) :

*ech darnié petcheu i pèque
ech darnié pichon qué mizère*

(le dernier pêcheur pêche / le dernier poisson quel malheur)

Et c'est l'idée d'intervention sur la langue, qui est ainsi appelée : et pourtant, PG n'a jamais, dit-il, rêvé d'une langue parfaite, ni de faire la langue exactement à sa main : *"au fond*

je l'accepte telle qu'elle est, comme j'accepte qu'un oiseau chante, apprenne à chanter et puis ait toujours ses tours de chant dans un certain registre, j'accepte que la langue ... j'ai pas envie de perfectionner d'ailleurs en général, il faut que ça se tienne : par exemple un poème ça doit tenir, mais je ne sais pas si ça a à faire avec la perfection, je crois pas".

Nous reparlerons des oiseaux, chers à PG, qui est un ornithologue averti. Relevons tout de suite que les oiseaux - aussi - passent par l'apprentissage. Il raconte ainsi : *"je me souviens toujours d'un vieux bonhomme qui habitait dans la région de Flixecourt, il élevait des oiseaux comme ça, il élevait des 'hearts earl', il élevait des saxons, et alors sur sa table il y avait une petite cage avec le professeur, qui était le serin qui chantait le mieux dans les concours, et tout autour il y avait des petites cages avec des jeunes serins, des jeunes oiseaux qui apprenaient à chanter eux, mais le maître s'en donnait à cœur joie, les autres imitaient et apprenaient à chanter, et puis il y en avait qui n'y arrivaient jamais, bon, qui faisaient... c'étaient de piètres chanteurs, par contre il y en avait d'autres qui arrivaient à apprendre 30, 32, 33 tours de chant, donc c'était l'école, d'ailleurs on appelait ça l'école".* Voilà un élément de plus dans la réflexion du poète sur la langue.

Que représente donc le picard pour lui, quelle vision du monde globale ou quel sens global lui attache-t-il ? *"pour moi le picard c'est la vieille langue, ça rejoint, en réalité c'est très simpliste ce que je vais dire, ça rejoint l'amour que j'avais pour la littérature du moyen âge quand j'étais jeune, c'est-à-dire au fond ça rejoint l'amour que j'avais pour les vieux poètes en langue romane ou bien en français du moyen âge, c'était un véritable plaisir pour moi d'apprendre cette langue et de la retrouver en poésie, et le picard en réalité, bien que je sache que c'est complètement faux ce que je vais dire au point de vue linguistique, mais c'est une espèce de retour à ce que j'appelle mon moyen âge et donc le picard serait chronologiquement situé au 12e ou au 13e siècle dans ma tête".*

Ainsi cette langue d'ici n'est pas de maintenant, elle est malgré l'immersion dans la région la langue d'un ailleurs chronologique. Mais cet ailleurs s'explicite dans la sphère du mythe personnel, et pour PG c'est même une dimension mystique, qui est ainsi profilée.

Le rapport du poète à la dimension mystique doit cependant être soigneusement défini, pour que nous ne partions pas sur de fausses pistes. *"cette littérature du 12e siècle que moi j'aime beaucoup s'est baignée complètement dans un milieu chrétien et donc ça suppose pour moi le passage à un milieu chrétien qui m'est à moi complètement étranger".* PG voit le christianisme comme une sorte d'exotisme, où il peut prendre un certain plaisir esthétique. C'est même un peu plus grave : *"j'ai toujours gardé cette rupture, je l'ai toujours gardée à l'état de blessure, en tout cas je suis très étranger au monde catholique par exemple".* Et qu'est-ce que cette blessure, c'est celle du désir, insatisfait par définition, de cet exotisme : *"il y a quelque chose dans ma tête, dans mon cerveau, qui fait que le 12e siècle est resté pour moi - je parle surtout du 12e siècle, aussi du 13e - un état culturel spirituel etc. très tentant, très désirable pour moi, et le picard fait partie".*

Allons jusqu'au bout : si ce mysticisme-là lui est si étranger, c'est qu'il en vit un autre - en admettant que ce mot-là, si galvaudé, désigne simplement un rapport fondamental au monde et à la vie. Il l'expose fort simplement, en précisant pourquoi il se sent si étranger au monde catholique : *"c'est que moi je vis d'une façon permanente avec des animaux, je les connais très bien parce que j'ai toujours vécu avec eux, et je me refuse à faire la moindre distance entre l'homme et l'animal, c'est un truc qui ne pénètre pas dans mon esprit, je préfère de loin, au lieu de faire une hiérarchie de l'intelligence, prendre par l'autre bout et voir l'être vivant heureux, malheureux, joyeux, sensible, douloureux, etc. ce qui fait partie de notre monde à tous plutôt que de classer le bonhomme à la tête de la (rire) création parce qu'il est un peu plus ... alors ça, ça me coupe de toute église, ça, c'est net, ça me coupe de toute église".* A nouveau, la vie rurale apparaît comme porteuse d'enseignements

fondamentaux, et donc la terre, voire cette terre où il vit (à Saisseval en Picardie).

Nous y reviendrons.

3 Le chant de la langue

Laissons un instant le linguiste reprendre l'initiative. Ce sera l'occasion de faire voir - est-ce accessoire ? -, puisque nous ne cacherons pas les abus du questionneur, à quel point PG est un homme qui cherche, qui accepte qu'on le mette en position de doute, et, finalement, avec quelle honnêteté et quelle absence de vanité s'affirme sa pensée.

On sait qu'un des fondements de la linguistique moderne est le caractère fondamentalement oral du langage. Et pour PG ?

Aime-t-il, par exemple, écouter une langue autre que celles qu'il connaît ? *"oui, mais peu de temps, ça m'intéresse de l'écouter, par exemple j'ai toujours aimé écouter les femmes russes parce que le russe prononcé par des filles est très beau comme langue, j'ai toujours aimé écouter des femmes russes parler, mais au fond c'est pas comme une musique, ça devient vite monotone, ou alors il faudrait avoir une oreille très habituée"*. Et, nous dit PG, il n'est pas un "auditif", son ouïe n'est *"pas très précise"*. Et de fait si une bonne part de sa poésie est visuelle, il faut prendre cela comme témoignage qu'il préfère l'oeil à l'oreille.

Le linguiste lui demande : *"vous prononcez ce que vous écrivez ? vous vocalisez, vous avez besoin de l'entendre ?"*. PG distingue ses deux ordres de poésie : *"ça dépend beaucoup, la poésie visuelle n'est pas dicible, elle n'est que visuelle, vous ne pouvez pas l'entendre, elle existe simplement dans un rapport d'écriture, par contre l'autre très souvent je la lis, oui, bien sûr"*, et il cite la façon dont il a composé le Poème de Saisseval : *"tous ces poèmes je les ai faits en me promenant, c'est la première fois que je faisais cette expérience, je retenais le poème par coeur au fur et à mesure de sa composition, et, revenu ici, je le notais, tous ces poèmes de Saisseval ont été faits au cours de promenades, et là, faits directement et en se les disant, évidemment, et c'était la première fois que je faisais ça"*.

Repasant sur la problématique spatialiste, commune à la poésie et à la musique contemporaine, le linguiste insiste : *"mais vous, vous n'avez pas de musique entre les espaces ?"* PG : *"pour la poésie visuelle j'en ai pas du tout, non, ah alors j'en sais rien, parce que..."*. *"Vous allez du côté de la peinture, plutôt"*, demande l'autre. *"En réalité, non"*, répond PG, *"je travaille avec les mots, je ne suis pas du tout peintre, sauf depuis quelques années où je travaille avec les figures et les mots"*, et il montre en exemple 'Die Soldaten', où *"entre l'horloge et la vie militaire il y a une foule de connotation, il y a une foule de rapports"*. Et il signale que tantôt c'est le mot lui-même qui lui paraît indispensable, tantôt c'est un rapport de sens, d'idées, qu'il a exprimé.

Mais le linguiste n'en démord pas : *"mais la façon dont vous avez prononcé, Die Soldaten avec l'accent là, la place de l'accent par exemple, ne contribue pas au sens de l'ensemble ?"*. Et PG, qui est très gentil, lui donne enfin la liberté d'en rester à son a priori : *"ah ben c'est possible, ça, c'est possible, c'est dans le domaine du non-pensé"*.

Ce n'est pas fini, car le lourd questionneur reprend : *"ce qui fait que pour revenir au choix que vous faites par-ci par-là de mots picards ou de langue picarde, ce en quoi ça vous est indispensable, c'est pas forcément une question d'oreille ?"* "non", répète PG, *"je pense, non"*. *"tout au moins dans la poésie visuelle ?"*, essaie encore l'intervieweur. Mais PG reste ferme : *"même dans l'autre en réalité je pense que c'est pas une question d'oreille"*.

La recherche de PG, son art, sont à ce propos aussi dans un ailleurs : la présence de la langue ne se réduit pas à sa musique, mais pas non plus au visuel : il y a un domaine propre de la langue qu'on ne peut réduire à ces données empiriques, bien qu'elle y touche et y baigne également.

Conclusion

Nous avons déjà relevé la place centrale de l'oiseau, et même du chant d'oiseau, dans l'imagerie de PG, et, non content d'y revenir, nous concluons en prenant comme un apologue, à valeur synthétique, ce que PG nous a raconté des oiseaux :

"au mois d'avril, vous avez un petit oiseau qui s'appelle la rousserole, la rousserole verderolle exactement, c'est donc une toute petite rousserole qui vient dans les marais, qui vient ici dans les étangs, et une oreille exercée, une oreille de musicien exercé (je suis allé avec un ornithologue qui était musicien, il arrivait - moi je n'y arrivais pas, parce que c'est pas quand même très précis mon ouïe, mais lui, si) arrivait exactement à tracer la route de la rousserole, qui revenait d'Afrique et qui ramenait de l'endroit où elle était quantité de bribes de chants d'oiseaux qu'elle avait appris au cours de sa route (rire), et dans les marais il arrivait à déterminer approximativement la route suivie par la rousserole, parce qu'elle avait intégré des bruits humains ou bien des bruits aigus etc à son chant, eh bien pour moi c'est cela c'est le type même de la langue qui n'est pas innée mais qui est greffée, ce que je disais au début, et ma langue a été greffée, avec toutes ses imperfections, avec ses perfections aussi j'ai pas idée d'une langue parfaite, moi j'ai beaucoup tendance à regarder ... les oiseaux, surtout, pour la langue, qu'à chercher une perfection dans le parler humain"

Les thèmes que nous avons abordés se rejoignent ici. PG dit aussi : *"les relations que j'ai eues avec les oiseaux sont extrêmement claires, au point de vue inconscient je me sens davantage comme oiseau migrateur que comme plante enracinée"*.

S'il faut conclure sur le rapport de PG aux langues, au picard parmi les autres, on pourrait - révérence gardée - le décrire en termes d'écologie animalière. Le milieu est la réalité première et nécessaire, il nourrit le poète en lui fournissant même la langue qu'il possède en propre ; mais le langage du poète doit aussi à ses migrations par d'autres lieux ; et de ce fait, c'est par une sorte d'emprunt, d'adaptabilité, d'héritage reçu de ses contemporains, que le poète devient le poète d'une langue, ou de plusieurs, ou de toutes. Il peut ainsi porter le picard comme langue maternelle, voire grand-maternelle, et en même temps ne pas être réductible à cette dimension car si elle est native, authentique, c'est malgré tout au sens d'acquise - fût-ce précocement. Mais alors PG n'a-t-il pas de langue native ? Au fond, quand il accepte de parler de lui-même, il ne nous parle que de sa poésie et de son histoire...

Bien sûr, on surprendra parfois chez PG quelque contradiction. Mais cela aussi est édifiant, car le descripteur ne saurait traiter ces contradictions dans une logique binaire, où les contraires s'excluent. Nous rencontrons un poète, un écrivain, un artiste : ne le voudrait-on pas, il nous parle aussi tout simplement de l'être humain avec toute sa complexité, sa mythologie intime et son histoire nécessairement composite comme celle des Cabotans. C'est une leçon que donne PG. Insondable et lumineux, il nous apprend à approcher mieux la réalité : et cela exige autant de délicatesse et de travail que pour approcher un oiseau.